Malamut Élisabeth,
Ouerfelli Mohamed (dir.),
Les échanges en Méditerranée médiévale : marqueurs, réseaux, circulations, contacts,

Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence,
2012 (coll. « Le temps de l'histoire », 1),
332 pages.
ISBN : 978-2-85399-829-1

Dans cet ouvrage sont publiées treize contributions envisageant sous des angles très divers la thématique des échanges en Méditerranée au Moyen Âge. Les XIIe-XVe siècles sont privilégiés, sans dédaigner pour autant les périodes antérieures. Comme le suggère E. Malamut en avant-propos, les problématiques possibles en la matière sont multiples, le champ véritablement inépuisable. Cela explique sans doute l'absence de bilan historiographique général - la tâche aurait été considérable, sans doute excessive. Le livre ne propose pas un nouveau paradigme ou une discussion critique de concepts en vogue, et l'on n'y trouvera que peu d'échos aux débats sur la « connectivité » de la Méditerranée, les « cultural brokers », le méditerranéisme ou l'écriture d'une histoire globale. En réunissant des synthèses et des études de cas solides dues à des historiens, à des archéologues et à des historiens de l'art, ce recueil invite plutôt, en partant souvent de la matérialité d'échanges entendus *lato sensu*, à les observer de façon contextualisée et pragmatique, à reconnaître ainsi, promet la quatrième de couverture avec une pointe de lyrisme, la trame d'un monde sans cesse « réinventé ».

Pour les chercheurs désireux de saisir les échanges dans la France méridionale ou le commerce dans le monde byzantin, les restes céramiques présentent un intérêt considérable (N. Lécuyer, V. François). L'usage extrêmement répandu de ces matériaux mis au jour au gré de fouilles et de découvertes très nombreuses (quoiqu'inégalement réparties), et leur traçabilité établie par des générations de spécialistes, en font des marqueurs de prédilection pour périodiser des échanges, cartographier des répartitions, discerner des phénomènes de concurrence ou de complémentarité entre ateliers. Dans le cas de la Bithynie du XIIIe siècle par exemple, la production de Nicée reste pour l'essentiel cantonnée à l'espace régional, à l'exception d'échappées vers Constantinople et Cherson. Les céramiques de Pergame connaissent en revanche une diffusion plus vaste. Les modalités même de circulation demeurent toutefois difficilement perceptibles avec ces seules données, et les sources textuelles s'avèrent indispensables pour interpréter plus précisément les relations sociales, économiques et culturelles dont les céramiques portent la trace. Les monnaies constituent une autre ressource remarquable pour l'enquête historique. Dans une vaste synthèse sur les échanges entre l'Italie méridionale et ses voisins aux Xe-XIIe siècles, J.-M. Martin souligne l'investissement symbolique des pouvoirs autorisant les frappes, la faible production locale au sein de territoires où circulent des monnaies extérieures. Alors que plusieurs puissances, byzantine, musulmane, carolingienne, se partagent le pouvoir avant l'instauration du royaume normand, les échanges monétaires possèdent des dynamiques propres, moins liées au jeu des rapports politiques qu'à l'évolution des flux commerciaux. Bien que résultant de logiques de conservation et de découverte sensiblement différentes, les documents écrits peuvent eux aussi, à l'instar des céramiques et des monnaies, être envisagés comme des « marqueurs » des échanges. M. Ouerfelli expose dans cette perspective des travaux en cours sur la correspondance diplomatique et les traités entre Pise et le Maghreb du XIIe siècle au XVe siècle. Le papier l'emporte sur le parchemin, les formats des documents varient, leur agencement linguistique également. Sur 118 pièces, 31 sont en arabe, 31 en italien, 30 en latin, 10 en italien et en latin, quatre en arabe et en italien… On relève en particulier de 1186 à 1397 six traités de paix et de commerce. Des copies en sont distribuées, qui ne sont pas toutes identiques. Les intéressants résultats obtenus pourraient être prolongés en termes comparatistes. En dépit de la diversité des systèmes de pouvoir et de religions, de difficultés linguistiques généralement moindres, apparaissent en effet de fortes similitudes avec les pratiques en vigueur en Occident entre puissances chrétiennes. À partir du XIIIe siècle, plusieurs versions des traités y sont produites à destination des contractants et des villes concernées pour y être proclamés par des crieurs publics. La mise en écrit plus régulière des traités entre Pise et le Maghreb semble par ailleurs relativement synchrone avec une évolution comparable des formes de l'échange diplomatique en Occident où, à la faveur de la diffusion du droit romain, les clauses des traités deviennent à partir du XIIe siècle tendanciellement plus détaillées. Un point de détail enfin mériterait sans doute approfondissement : peut-on véritablement parler d'« accords verbaux » (p. 73-74) si l'entente n'est pas signifiée par traité, mais par un échange de lettres entre les contractants ? Ne serait-il pas préférable en ce cas de distinguer plusieurs phases, l'une de négociations ou de tractations orales ou verbales, puis une manifestation de l'entente par la voie écrite ? L'étude systématique annoncée de ce riche corpus apportera peut-être des précisions à ce sujet.

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Les échanges en Méditerranée médiévale : marqueurs, réseaux, circulations, contacts., recensé par Stéphane Péquignot
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Après cette première partie justement intitulée « les marqueurs des échanges », s'ouvre une deuxième section du livre, « Hommes, espaces, réseaux et acteurs. Espaces et réseaux », suivie d'une troisième, « Hommes, espaces, réseaux et acteurs. Circulation et acteurs ». Sous ces longs titres probablement dictés par des exigences d'équilibre éditorial, figurent d'abord deux approches synthétiques. D. Valérian fait un bilan clair et prudent des processus d'installation des puissances musulmanes du Maghreb sur les littoraux méditerranéens entre le VIIIe siècle et le XIe siècle. Si les pouvoirs politiques créent parfois des villes, à l'exemple éclatant de Mahdia pour les Fatimides, s'ils contrôlent progressivement des réseaux d'échanges cohérents, hiérarchisés et opérant pour l'essentiel dans le dar al-Islam, d'autres acteurs – marins, marchands, juifs, etc. – n'en jouent pas moins un rôle décisif dans leur développement. Ces réseaux ne sauraient donc être réduits aux simples prolongements d'un geste souverain fondateur. A l'autre extrémité de la Méditerranée, M. Balard revient de façon synthétique sur les colonisations vénitienne et génoise dans le monde byzantin. Grâce aux nombreux actes instrumentés devant des notaires chrétiens outre-mer, des estimations chiffrées peuvent être avancées, avec les précautions de rigueur : 2 000 à 3 000 Occidentaux auraient ainsi résidé à Péra à la fin du XIIIe siècle, 3 000 à 4 000 à Caffa. Formés majoritairement d'hommes souvent jeunes, ces groupes demeurent toujours en minorité par rapport aux Grecs, mais les privilèges qu'ils défendent d'arrache-pied rendent leur statut attractif. Ainsi s'explique pour une large part le choix ou le désir de nombreux Byzantins de devenir Génois ou Vénitiens durant le règne d'Andronic II (1282-1328), examiné ici en détails par E. Malamut. C'est l'un des signes que l'Empire, près de vaciller, se situe à un « moment de bascule » (p. 149).

Qu'il s'agisse d'échanges économiques, de la circulation des populations ou de la constitution de réseaux, les acteurs impliqués se révèlent multiples, leurs identités variables, leurs logiques complexes, changeantes, difficilement réductibles à des schémas simplificateurs. En prêtant, en garantissant ou en transférant des fonds au roi d'Anjou Charles II, les banquiers lucquois Battosi étudiés par F. Béranger adoptent une organisation et poursuivent des buts à l'évidence sensiblement différents de ceux des Datini, un siècle plus tard. L'examen serré des correspondances de ces derniers conduit J. Hayez à remettre en cause de façon très suggestive l'idée de la compagnie comme « monade d'activité commerciale chez les Toscans » (p. 168). La *casa*, le *fondaco* et la *bottega* sont également des entités importantes dans l'activité économique. De plus, pour ces Italiens engagés dans des voies multiples de commerce en Méditerranée, les participations sont souples, les raisons sociales variées, les formes d'associations commerciales ouvertes si complexes que l'« enchevêtrement des rôles peut, dans certains cas, obscurcir le statut d'un acteur particulier » (p. 164). De là l'intérêt exceptionnel des lettres de marchands – dont on rappellera que plus de 140 000 sont conservées pour les Datini –, car elles permettent tout à la fois d'observer la façon dont les protagonistes conçoivent leur propre activité et de reconstituer l'articulation forte existant alors entre liens sociaux ou personnels et logiques d'entreprise. Dans ce sillage, l'examen de trajectoires individuelles bien documentées est également révélateur. Lluis Sirvent, fils d'un protonotaire du roi d'Aragon à la chancellerie de Barcelone, est tour à tour homme d'affaires engagé dans des nolisements de navires envoyés en Orient, promoteur en 1433 devant la *Generalitat* de Catalogne d'un projet de ligne de grand commerce reliant la Flandre et le Levant via Barcelone, et, à deux reprises, ambassadeur auprès du sultan mamlouk (D. Coulon). La reconstitution de son parcours sinueux et relativement original montre l'existence de différents réseaux entrelacés sans écraser les singularités individuelles qui en font la trame. L'on entrevoit ainsi la variété irréductible des expériences de l'échange.

Une dernière dimension, « culturelle », est privilégiée dans la quatrième partie de l'ouvrage. En observant les contacts de Byzance avec ses voisins sur une longue période (VIIe-XIIe siècles), N. Drocourt aboutit à un résultat paradoxal seulement en apparence. Qu'il s'agisse de l'ordre de la table ou du menu proposé, des vêtements ou de la pilosité de l'interlocuteur, les échanges diplomatiques se traduisent fréquemment par l'exacerbation de différences d'ordre culturel. Les descriptions fielleuses des mœurs byzantines par Liutprand de Crémone sont paradigmatiques. Malgré tout, les échanges de messagers et d'ambassadeurs, les voyages princiers facilitent grandement la circulation des manuscrits. A l'étranger, on glane aussi des informations et des reliques. Plus généralement, la diplomatie offre une voie de passage, « un pont culturel » (p. 262) pour des techniques, des méthodes architecturales ou des artistes. Parfois transmis par des messagers ou des ambassadeurs, les manuscrits circulent également en Occident. En suivant la diffusion et la circulation du *Devisement du monde*, C. Gadrat-Ouerfelli a pu comptabiliser 141 manuscrits contenant le texte de Marco Polo, dans des versions et dans des langues différentes, avec une nette prédominance du latin. Les inventaires de bibliothèques attestent d'une présence plus importante encore – Jean de Berry en aurait possédé trois exemplaires ! –, et l'œuvre du marchand génois aidé de Rustichello de Pise

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Les échanges en Méditerranée médiévale : marqueurs, réseaux, circulations, contacts., recensé par Stéphane Péquignot
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

remporte le succès auprès d'un public socialement varié, dans de nombreux pays. « En conclusion, regardons les manuscrits » (p. 284) – l'historienne prouve ici la fécondité d'une approche au croisement de la philologie, de la codicologie et de l'histoire sociale de la lecture.

Au cœur d'importants mouvements d'échanges, les peintres et leurs œuvres ne sont pas oubliés. M. Vasselin livre une synthèse dense sur les raisons et les modalités du succès de la peinture flamande en péninsule Ibérique au xve siècle, en exposant avec force les enjeux économiques, les modalités de travail dans les ateliers et les trajectoires des artistes. Un beau dossier de reproductions en couleurs permet en outre de voir ou de revoir des œuvres majeures, de (re)découvrir l'œuvre de Mich[i]el Sittow, originaire de Reval/Tallinn, formé à Bruges, puis peintre au service d'Isabelle la Catholique, ou bien encore de déceler les influences flamandes présentes dans la *Vierge aux conseillers* [de Barcelone] due à Lluis Dalmau.

Voici donc une publication réussie, d'un maniement agréable – les illustrations sont nombreuses, de bonne qualité et bien référencées; des résumés détaillés en français et en anglais complètent l'ensemble –, et où l'on apprend beaucoup, à la fois sur les méthodes et sur les résultats obtenus récemment par les spécialistes de diverses disciplines. On terminera en évoquant un petit joyau exhumé et finement analysé par J. Hayez. Il s'agit d'une lettre du *fanciullo* Piero, fils de ser Lapo Mazzei, adressée au maître dont il espère devenir l'apprenti, Francesco di Marco (reproduite planche n°1, p. 197, transcrite doc. 2, p. 184). La main est hésitante, le propos, que l'on imagine dicté par une autorité plus âgée, remarquable : l'enfant affirme vouloir acquérir une écriture qui ne trahisse pas une main fruste comme celle d'un charcutier (*pizzicagnolo*), pour ne plus mettre sur le papier des caractères empâtés semblables à de grosses cigales mâles… Écrire, comme échanger, requiert un apprentissage. Celui-ci est parfois difficile, mais, on l'aura compris à l'évocation sommaire de ce recueil, les hommes du Moyen Âge étaient nombreux à ne pas reculer devant les investissements nécessaires. Le bénéfice pouvait en valoir la peine.

Stéphane Péquignot,
École pratique des hautes études (Paris).

Bon-à-tirer

BCAI 31 (2017) Malamut Élisabeth, Ouerfelli Mohamed (dir.): Les échanges en Méditerranée médiévale : marqueurs, réseaux, circulations, contacts., recensé par Stéphane Péquignot
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net